

nation était bercée par les récits sans nombre qui rallumaient dans son cœur le désir de retourner dans sa patrie, elle voulait mourir aux lieux où était son berceau. — Terre chérie, terre où j'ai vu le jour, s'écria-t-elle, qui me rendra vos charmes et le bonheur que vous me donniez ! qui peut songer à vous sans regretter, sans brûler de vous revoir !

Cependant Mme de Sainte-Croix s'apercevait depuis longtemps que Gouramé n'était point heureuse. A chaque instant du jour on la voyait répandre des larmes et se cacher dans les endroits les plus solitaires de la maison. Au milieu de tant de gens qui la chérissaient, elle avait l'air d'être une créature d'une autre espèce ; on ne savait à quoi attribuer tant de mélancolie ; d'une autre part, Gouramé n'osait dire le motif de son chagrin, elle craignait de passer pour ingrate et d'affliger sa bienfaitrice.

Mme de Sainte-Croix s'imagina un instant qu'un sentiment irrésistible s'était peut-être emparé de son cœur, car cette intéressante personne entraît déjà dans sa quinzième année ; mais quand une pensée remplit déjà toute notre âme, aucune autre ne saurait y trouver place. D'ailleurs on voyait bien qu'elle écoutait avec indifférence toutes les louanges que l'on donnait à sa beauté. Que faisait donc alors Mme de Sainte-Croix ? Elle cherchait à consoler Gouramé, elle la prenait dans ses bras, Vaine tentative ! Qu'importent les caresses d'une mère adoptive quand on embrasse en espérance celle qui nous a porté dans son sein, qui nous a nourri de son lait ?

La seule distraction qu'éprouvait Gouramé au milieu des regrets qui la consumaient, c'était la lecture de quelques ouvrages d'histoire, qui se trouvaient dans la bibliothèque de Mme de Sainte-Croix, et dont sa bienfaitrice lui avait fait don ; en effet, cette respectable dame avait un esprit très cultivé ; elle regardait les livres comme des amis consolateurs qui empêchent l'âme de trop s'appesantir sur ses impressions chagrines. Gouramé profitait de cette ressource, ainsi que de la conversation du docteur Valayer, vieillard respectable, dont je tiens cette anecdote, et qui depuis plus de quarante ans, était l'idole de la Colonie ; cet homme vertueux autant qu'éclairé, était le médecin de l'âme aussi bien que celui du corps ; il avait pénétré tous les secrets de Gouramé, mais il se gardait bien de lui faire part. En général, le docteur mettait dans ses relations avec ses malades une réserve délicate et prudente qui lui conciliait tous les cœurs.

Quelque temps après, un événement particulier apporta des changements heureux dans l'existence de Gouramé. A cette époque Cayenne avait pour gouverneur M. le baron de Besner ; mes lecteurs seront peut-être curieux de savoir quel était cet homme qui a laissé de si honorables souvenirs dans cette île. Ceux qui l'ont connu disent que c'était un philanthrope très éclairé, qu'il portait l'âme la plus active dans un corps faible et valétudinaire, qu'il avait l'accent allemand, mais le cœur tout à fait français. On lui demandait un jour, dans un salon de Paris, pourquoi, avec une santé si frêle et languissante, il ne craignait pas d'aller vivre sous un ciel inhumain et de compromettre ainsi sa vie. — On ne meurt jamais où l'on commande, répondit-il avec fermeté. Je cite ce trait parce qu'il dévoile son caractère énergique et entreprenant, le baron était d'ailleurs pourmenté par le plus vif désir de contribuer au bonheur des hommes ; son ardeur pour les projets était insatiable. Il aimait surtout les Indiens, et voulait améliorer leur sort en les amenant à la civilisation ; il s'abandonnait enfin à tous les rêves de l'homme de bien, quand il s'agissait de la Colonie.

Pour mieux venir à bout de ses desseins, le baron imagina d'attirer à Cayenne, sous divers prétextes, quelques Indiens de la Guyane. Il voulait leur faire apprécier tous les avantages dont on jouit dans les villes. Pour cela il fallait qu'ils y vissent. Son but était de rapprocher de nous ces hommes agrestes, d'en faire des peuples amis, de les ployer insensiblement à des habitudes qui pouvaient les